

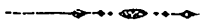
LE COUVENT

Publication mensuelle à l'usage des jeunes filles.

11e année, No 4 — Déc. 1895 — 100 de la fondation.

ABONNEMENT : 25 centins par an. Les abonnements datent du 1er septembre. — On est prié d'adresser toutes les communications concernant la rédaction et l'administration du *Couvent*, à F.-A. BAILLAIRGÉ, Ptre, Curé, Rawdon, P. Q. Canada. Le COUVENT ne paraît pas en juillet et août.

AVIS. — Le COUVENT de décembre paraît en janvier. Notre petite feuille se fait un peu coutumière de ces retards. L'expédition du COUVENT se faisait de Joliette : elle se fera désormais de Rawdon.



Une de moins, une de plus

1895 n'est plus : C'est une année de moins sur celles que la Providence nous a destinées.

C'est une année qui n'est plus à vivre.

C'est une année dont on ne peut plus tirer profit.

C'est une année qui ne reviendra pas.

1895 s'en va : c'est une année de plus.

Nous avons vécu chrétiennement ! 1895 est une année de plus inscrite au livre de vie !

Nous avons tenu compte des jours écoulés ! 1895 compte pour l'éternité.

Nous avons tiré profit des jours qui ne sont plus ! 1895 est une année de plus dans la balance du jugement dernier.

Nous avons, par le bon emploi du temps, acquis des mérites ! 1895 reviendra ! Il reviendra, parce que le mérite ne se perd pas.

F.-A. B.

SOUHAITS

Nous souhaitons à nos abonnées de prendre en patience et en joie tout ce que l'année mil huit cent quatre-vingt seize leur réserve.

SAINTE ANNE

La dévotion pour la mère de Marie, prend au Canada, dans la Province de Québec surtout, un développement de plus en plus considérable.

Les pèlerinages en l'honneur de sainte Anne se multiplient ; les publications en son honneur

sont de plus en plus nombreuses ; les faveurs extraordinaires obtenues par l'intercession de l'humble et glorieuse mère de Marie sont légion.

Il y a là de quoi consoler les âmes chrétiennes qui ont à cœur la conservation et le progrès, dans le bien, de la patrie canadienne française.

Pensées en voyage

(POUR le COUVENT)

L'INJUSTICE

Je n'aime guère les hérétiques, mais j'ai une grande compassion pour les hérésiarques. C'est absurde me direz vous de plaindre la cause quand vous blamez les effets. Mon explication est celle-ci : Règle générale, les hérétiques à moins de circonstances spéciales n'ont pas de rancune personnelle et peuvent voir la lumière plus facilement que leurs fondateurs.

Mais dans la plupart des secessions violentes de l'Eglise catholique vous rencontrez avec les fautes et l'orgueil de ces malheureuses âmes, des fautes graves contre la justice et la charité.

Si vous allez au fond de bien des naufrages, vous découvrirez une injustice qui a commencé le mal, ou qui l'a empêché de guérir. Un acte injuste est la plus cruelle torture

que l'on puisse infliger à une âme noble. Le devoir pour l'injurié est bien de souffrir, mais sa nature est de se révolter. Quand le cœur est ulcéré, même les paroles les plus douces ont une amertume qui empoisonne le reste de bons sentiments qui existe.

J'attribue à la grande douceur et au tact de saint François de Sales ses triomphes sur l'hérésie.

Plusieurs ont blâmé la lenteur proverbiale de Rome dans la solution des litiges et pourtant c'est bien là sa gloire. Une décision juste est facile à donner pour des hommes instruits, mais savoir la faire accepter par la partie vaincue et intervessée est le don du petit nombre.

Faire triompher la sagesse et l'autorité doit être bien entendu le grand but des supérieurs, mais ajoutons-y deux mots : *in caritate*

N'oublions jamais que les préjugés, la médisance et la calomnie entourent toute vie humaine et qu'un homme pour être coupable sur un point n'est pas pour cela coupable des sept péchés capitaux. Rebuter un individu et l'écouter ensuite est tout aussi malsain que le réprimander de suite et tâcher de le guérir après. La guérison des cœurs et des esprits est plus difficile que la guérison des membres ; il n'est pas facile de faire avaler des cataplasmes aux gens. Les ivrognes, les impudiques retournent au bien avec plus de promptitude que les esprits prévenus.

Dieu dans son immense bonté est le sublime modèle de justice. Lorsque nous péchons il ne

frappe pas, il n'envoie pas un de ses anges pour nous gronder, il nous laisse entre les mains de la conscience qui nous tourmente, il nous punit ensuite si nous résistons par notre propre péché, il place sous nos yeux des exemples analogues de châtement tardif mais terribles et ce n'est qu'après tous ces efforts qu'il prononce l'arrêt de la condamnation éternelle.

Ainsi que le meilleur des Pères est Dieu, aussi est il le meilleur des juges.

E. PICHÉ.

ARITHMÉTIQUE

PROBLEMES A RÉSOUDRE D'APRÈS LEUR SEUL ÉNONCÉ

Quelle est la contenance totale d'un bassin qui renfermant 250 gallons d'eau est rempli aux $\frac{2}{3}$ de sa contenance ?

Un pâturage avait primitivement 100 arpents de long sur 5 arpents de large. On livre à la culture sur le bord de ce champ, dans le sens de la largeur, 5 arpents de large. De combien d'arpents a-t-on diminué la surface du pâturage ?

Ce que j'estime immédiatement après l'éternité, c'est le temps. (Mad. Swetchinc.).

DEVINETTES

(DE Mlle E. L. BEAUPRÉ-VILLAGE)

N. B. — Cherchez la réponse avant de la lire.

Ma charrue est traînée par cinq coursiers ;
Mon champ est blanc, ma semence est noir ;
Je sème beaucoup et je récolte peu.

L'écriture.

Mon premier est une voyelle
Mon second est un verbe neutre
Et mon tout est un joli nom de femme

Eva.

CHÂRADE

Mon premier et mon dernier sont une même chose ;
En voyant mon entier sourit le bébé rose.

Bon.bon

Ainsi soit-il ! dit mon premier,
Allez vous-en ! dit, en latin, mon dernier
Toujours aimable est mon entier.

Aménité.

LOGOGRIPHE

Sur quatre pieds, à moi vient l'encensoir ;
Mettez-en cinq et je vous dis bonsoir.

Adieu.

Mon premier est un mouvement du corps
Mon second est une note de musique
Et mon tout est un nom de famille.

Paré.

Mon premier est une conjonction
Mon second est le nom d'un beau mois
Mon troisième est un pronom indéfini
Et mon tout est le nom d'un grand saint.

Siméon.

HISTOIRE

DES

Quatre Fils Aymon

I

Les Quatre Fils Aymon. — Révolte du duc d'Aigremont

D'origine saxonne, Aymon, prince des Ardennes, comptait parmi ses parents et alliés les plus puissants vassaux de Charlemagne. Il avait trois frères : Gérard de Roussillon, le duc de Nanteuil et le duc d'Aigremont, dont la rébellion devait être si funeste.

Les quatre fils d'Aymon : RENEAUD, ALLARD, GUICHARD et RICHARD, tous beaux et vaillants, s'é-

taient déjà fait remarquer dans les joutes et les tournois. Renaud, l'aîné, surtout, par sa haute stature, l'élégance de ses manières, sa figure franche et loyale, autant que par ses prouesses, avait conquis l'admiration de la cour, et quand on voyait les frères chevauchant ensemble sur leur coursier BAYARD, qui, d'un trait, dit-on, franchissait, dix lieues sans fatigue, chacun sentait combien cette vivante muraille devait être terrible dans la mêlée...

Maugis, fils de d'Aigremont, non moins brave que ses cousins, qu'il aimait à la vie à la mort, leur prêta, en maintes occasions, l'appui fidèle de son bras et de son pouvoir magique, car il passait pour un habile nécroman.

On disait de Maugis des choses merveilleuses : Comment, enlevé, tout enfant, et transporté en Asie par ces pirates, *la fée Oriendre* l'ayant pris en amitié, l'avait fait élever, par l'enchanteur BAUDRI, dans l'art des armes et de la sorcellerie ; comment, ayant conquis le fantastique cheval BAYARD et la fameuse épée FLAMBERGE (dont il fit don, depuis, à son cousin Renaud), il pouvait, dans les moments critiques, endormir ou charmer ses ennemis, et se transporter où bon lui semblait : ce qui lui permit de regagner, un beau jour, le castel de son père.

Charlemagne était alors à l'épogée de sa puissance. Resté seul maître de la monarchie française par la mort de son frère Carloman, vainqueur des Saxons, des Lombards et des Musulmans, entouré des savants les plus illustres, partout respecté et

redouté, son titre d'*Empereur d'Occident* lui permettait de traiter d'égal à égal avec Irène, impératrice d'Orient, et le fameux calife Aaron-al-Raschid.

C'était vers 768, pendant les fêtes de la Pentecôte, Charlemagne revenait victorieux d'une longue et sanglante campagne contre les Sarrasins, et rentrait à Paris, couvert de gloire.

Ce qui troublait la joie de son triomphe, c'était la perte de nombreux chevaliers tués dans cette dernière bataille, et surtout la défection de plusieurs grands vassaux, le duc d'Aigremont, entr'autres qui avaient osé lui refuser le concours de leurs âmes.

Les douze pairs et une foule de nobles français et étrangers étaient venus saluer le monarque, et lui faire cortège jusqu'au palais. Le duc Aymon s'y faisait remarquer avec ses quatre fils, étincelants sous leurs armures.

Après s'être assis sur son trône, Charlemagne, brandissant son sceptre d'or, se lève, et s'adressant à la noblesse qui l'entourait :

“ Chevaliers et seigneurs, leur dit-il, merci et honneur a - vous !..... Car cette victoire éclatante, c'est à l'appui fidèle et dévoué de vos courages que j'en suis redevable Mais en vous rendant ici l'hommage que vous méritez, mon cœur indigné ne peut s'empêcher d'accuser devant vous de trahison et de félonie plusieurs de nos vassaux et notamment d'Aigremont et ses deux frères, qui ont scierfait à leur serment de fidélité en ne répondant pas à notre appel. Leur défection est d'autant plus coupable,

que sans les 30,000 hommes que messire Salomon amena à notre secours, la victoire se changeait en défaite. Honte à eux ! Malheur à d'Aigremont ! s'il persiste dans sa rébellion, je jure d'envahir ses domaines, de le faire pendre, lui, sa femme et son fils Maugis... ”

A cette menace, son fidèle conseiller et ami, le duc de Naismes, s'efforce de l'apaiser.

“ Sire, dit-il, la guerre la plus juste est toujours une calamité pour les peuples... Avant d'en arriver à cette extrémité, je crois qu'il serait sage d'expédier à d'Aigremont un message sûr et prudent, chargé de lui adresser vos remontrances, et la réponse du duc acterait alors votre conduite à son égard. ”

Charlemagne approuva ; mais qui serait assez hardi pour se charger d'une mission aussi délicate auprès de ce vassal hautain et redouté ? Beaucoup étaient de sa famille, Aymon était son propre frère, et tous se taisaient.

Devant l'hésitation générale, l'empereur irrité, s'adressant à son fils Lothaire, lui dit :

“ Puisque je ne puis m'abaisser moi-même à demander raison à ce sujet rebelle, c'est à toi de me remplacer ; prends avec toi cent chevaliers et cours déclarer à ce traître que, si, dans trois mois, je n'ai pas reçu sa soumission, j'irai mettre chez lui tout à feu et à sang, et qu'il redoute ma vengeance !... ”

— Je pars, sire ! répondit le prince.

— Dieu te garde, mon fils !... murmura l'empereur en le pressant dans ses bras. Mais, dès qu'il le vit s'éloigner de grosses larmes coulèrent de ses yeux, comme si un pressentiment lui disait qu'il ne le reverrait plus.

“ Ah ! s'exclamait-il, si le misérable osait toucher à cette tête si chère, qu'il tremble !

— “ Sire ! lui dit Aymon, sur ma foi de gentilhomme, je jure que, si le duc d'Aigremont, mon frère, se souillait jamais d'un pareil crime, tout lien serait brisé entre nous, et vous pourriez compter sur ma fidélité et sur la bravoure de mes quatre fils qui, comme moi, n'ont jamais forligné..... ”

— “ Bien, duc ! répondit Charlemagne, je prends acte de votre parole, et, pour vous prouver ma confiance, présentez moi vos fils : je veux moi-même les armer chevaliers. ”

Le lendemain, et en présence de toute la cour, Renaud, Allard, Guichard et Richard recevaient l'accolade de l'empereur. Charlemagne fit présent à Renaud de la superbe armure dont il avait dépouillé jadis le roi de Chypre ; Oger le Danois, de la famille d'Aymon, lui chaussa les éperons d'or, puis tous quatre prirent part à un brillant tournoi où ils rivalisèrent de courage et d'adresse et dont ils sortirent vainqueurs. L'empereur félicita les nouveaux chevaliers, et institua Renaud son premier écuyer.

CHARLES-QUINT ET LE MOINE BARBIER

Charles-Quint, empereur d'Allemagne et roi d'Espagne, visitait un jour un couvent de cette dernière province.

Les religieux qui l'habitaient étaient particulièrement renommés pour leur science et leurs lumières profondes.

Aussi l'empereur voulut-il s'assurer par lui-même si leur célébrité était bien méritée. Après les avoir longuement félicités sur leur monastère, sur les services qu'ils rendaient à l'Eglise et à la société, il leur dit qu'il allait leur poser trois questions, qui étaient pour lui de la plus haute importance, que le lendemain matin il viendrait en connaître la solution, et que si les religieux la lui donnaient, — ce dont il ne pouvait douter, — il rendrait publiquement hommage à leur science.

Voici les trois questions qu'il leur proposa :

1^o Quel est le milieu de la terre ?

2^o Combien est-ce que je vauz ?

3^o Qu'est-ce que je pense ?

Les religieux se retirèrent dans leurs cellules, se mirent à réfléchir, se creusèrent la tête, mais après les plus grands efforts, chacun dut se déclarer vaincu. Toute la nuit se passa en d'inutiles recherches.

Le matin, le barbier du couvent arriva, comme à l'ordinaire, pour raser les religieux ; il fut frappé de leurs mines fatiguées, soucieuses, affectées, et il leur en demanda humblement le motif.

L'explication entendue, le barbier témoigna aux religieux son étonnement de les voir embarrassés pour si peu.

— Prêtez-moi, leur dit-il, une de vos robes, et laissez-moi répondre à notre roi.

Charles-Quint arrive à l'heure fixée, entouré de toute sa suite, et après avoir pris place devant les religieux, il posa sa première question :

— Quel est le milieu de la terre ?

Alors un moine se détache du groupe :

— Sire, dit-il, la terre étant ronde, quel que soit le point où vous vous placiez, vous serez toujours au milieu.

— C'est juste, répond le roi.

Et maintenant, reprend Charles-Quint, avec un sourire un peu ironique :

Combien est-ce que je vaudrais ?

— Sire, répond le moine, je ne puis pas vous estimer au-delà de 29 deniers.

A ce mot, murmures dans la suite du prince, sourde indignation, froncement de sourcils de la part de Charles-Quint.

— Voyons, dit-il avec humeur, expliquez-vous.

— Sire, répond le moine, Notre-Seigneur Jésus-Christ ayant été vendu 30 deniers, je ne puis pas vous estimer plus haut qu'à un denier de moins que Lui.

— Très bien, répond Charles-Quint avec joie et satisfaction.

— Et maintenant, ajouta-t-il en riant, qu'est-ce que je pense ?

— Sire, répond le capucin, vous pensez parler à un moine du couvent, tandis que vous n'avez affaire qu'au barbier.

Et, rejetant sa robe en arrière, il se montre dans son vrai costume, et baise respectueusement le manteau du roi.

Celui-ci et toute sa cour rirent de bon cœur, et Charles-Quint, après avoir remercié les moines, se retira rempli d'admiration pour leur science, persuadé qu'elle s'était communiquée en partie à leur barbier rien que par le contact qu'il avait avec eux.

— *Almanach Journal.*

DIEU

En grec	<i>Teos</i>
En latin	<i>Deus</i>
En allemand	<i>Gott</i>
En scandinave	<i>Odin</i>
En suédois	<i>Codd</i>
En hébreu	<i>Adou</i>
En syrien	<i>Abad</i>
En persan	<i>Syra</i>
En tartare	<i>Igda</i>
En italien	<i>Dio</i>
En espagnol	<i>Dios</i>

En turec	<i>Addi</i>
En indien	<i>Esgî ou Zeni</i>
En japonais	<i>Zaui</i>
En péruvien	<i>Lian</i>
En valaque	<i>Zene.</i>

UN BEAU - SIGNE DE CROIX !

On raconte ce qui suit du général Jamin, militaire fort distingué, mort il y a une vingtaine d'années : “ A ses derniers moments, le général était paralysé du côté droit. Sa petite-fille, une enfant de dix à douze ans, vint au chevet de son grand-père pour recevoir sa bénédiction.

“ — Mon enfant, lui dit le général, prends-moi la main droite que je ne puis lever, et fais-moi faire le signe de la croix, afin que tu voies ton grand père mourir en chrétien.

“ La petite fille prit la main du mourant, lui fit faire le signe de la croix, et le général expira ! ”

En lisant ce trait si touchant dans sa simplicité, on respire comme un souffle de chevalerie chrétienne.

Restaurateur de Robson.

—:0:—



Pourquoi permettre à vos cheveux gris de vous vieillir prématurément quand, par un usage judicieux du RESTAURATEUR DE ROBSON, vous pouvez facilement rendre à votre chevelure sa couleur naturelle et faire disparaître ces signes d'une décadence précoce ?

Non seulement le restaurateur de Robson restitue aux cheveux leur couleur naturelle, mais il possède de plus la précieuse propriété de les rassembler, de leur donner un lustre incomparable, et de favoriser leur croissance, qualité que ne possèdent pas les teintures à cheveux ordinaires.

Marque de Commerce.

Cette préparation est hautement recommandée par des personnes compétentes, Plusieurs Médecins et autres.

—:0:—

En vente partout — 50 centimes la bouteille.

—:0:—

L. ROBITAILLE, Propriétaire
Joliette, P. Q., Canada.